

C'était le bon temps, chantent nos vedettes !

Les Caractères.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de pains qu'ils ont semé.

La Bruyère

LE VOLANT, ou VOLAM (grande faucille)

Ce volam est là, suspendu à une solive de l'ancienne cuisine.

La ferme, la Chaumette, d'un grand oncle maternel, ou j'allais en vacances dans ma lointaine enfance appartient aujourd'hui à un cousin qui en a fait sa résidence secondaire. Magnifique résidence originale ou les vieilles boiseries, charpentes et solives en châtaignier, ont été mises en valeur partout dans la maison. Et c'est là, dans la cuisine, fixé sur la cheminée ancestrale, que je découvre l'outil en question à l'occasion d'une visite à ce cousin.

La grande faucille des ancêtres, bien conservée, bien entretenue, à la retraite depuis de nombreuses décades, je la retrouve, je l'ai dans la main, elle me parle.

La pierre d'affûtage a usé son tranchant, le lissage de la poignée en buis toujours solide me rappelle la main noueuse et pleine de chairs mortes du grand-oncle courbé en train de javeler.

J'avais huit ou neuf ans, la moissonneuse avait pratiquement mis le volam au rancart, sauf pour quelques recoins et quelques « échamps » (*parcelles à flan de colline de quatre à cinq mètres de large soutenues pas des murs en pierres sèches ; les bancels des Cévennes*) délaissés par la machine ; occasion d'avoir le volam entre les mains sous l'œil expert du grand-oncle qui avait décidé de m'apprendre le tour de main traditionnel, pas si facile qu'il n'y paraît : rassembler à mi-hauteur une poignée de blé de la future javelle, avant la traction du volam à ras du chaume.

Ce bel outil servant aujourd'hui d'ornement a été forgé et trempé à une époque où dans les campagnes décors et ornements étaient tout à fait secondaires ; un sou était un sou et il était inenvisageable de jeter une moindre croûte de pain. Ce pain qui représentait des heures et des heures de dur labeur : labourage, semailles, moissonnage, battage...

Époque, pas si lointaine, où le pain était respecté, d'une part parce qu'on savait ce qu'il évoquait de travail persévérant d'une année, ce qu'il évoquait de sueur et de fatigue ; mais également respecté pour des motifs religieux profonds.

Le grand-oncle, qui ne supportait pas de laisser un épi au sol, après avoir moissonné au volam les quelques arpents que la machine avait laissés de côté, repassait systématiquement sur le même espace pour glaner à la main les derniers épis perdus.

Ainsi, ce personnage et son volam me rappellent d'autres vies très semblables et tout autant attachées à la terre nourricière.

Maurice, une force de la nature à la carrure imposante, chaussé d'énormes sabots il défiait la misère, sa taillote grise, large ceinture de flanelle, avec une énergie et une force peu communes il était, selon l'expression des villageois, « un bourreau de travail ». Doux comme un agneau et charitable sans limite, il « aurait donné sa chemise » pour aider celui-ci ou celle-

là. Il était admiré pour avoir moissonné la nuit au clair de lune au volam ses échamps de l'adret et ensuite fait sa journée d'aide-maçon chez son patron.

Impossible d'oublier le père Firmin, une grosse frayeur dans l'enfance lui avait laissé un bégaiement très affirmé, ce qui parfois était très gênant dans la conversation et il y avait régulièrement quelque individu pas très charitable pour se moquer et le parodier. Ouvrier agricole, il allait chez l'un ou l'autre, en fonction des besoins, fruits à cueillir ou taille de la vigne, buttage d'un champ de pommes de terre, binage d'une parcelle de pêchers, ou mur de soutènement à restaurer, et naturellement la moisson de ces fameux échamps, dès l'aube, sans faiblir, le volam en main il n'arrêtait le labeur qu'au crépuscule naissant.

Firmin avait fait six années dans les « Bat d'Af », c'était son leitmotiv ; le dimanche soir au bistrot dans une ambiance légèrement vaporeuse, il se faisait un plaisir de raconter ses exploits dans son bataillon d'Afrique, au Magreb et dans les oasis du Sahara. Le miracle c'est que lorsqu'au bistrot il entonnait son chant culte, il ne bégayait pas. Et c'est ainsi que les enfants du village connaissaient quelques bribes du fameux chant des bat' d'af, *les bataillonnaires : Mais qu'est-ça fout, on s'en fout, on s'en fout !...*

Il y avait Samuel dont la femme venait de mourir suite à un cancer qui l'avait emportée en l'espace de trois mois seulement ; viscéralement attaché à la terre, paysan très cultivé, avec une mémoire surprenante il était une véritable archive vivante, vigneron et œnologue avant la lettre, malgré ce il fallait maintenir la tradition familiale : le père, le grand-père, l'arrière grand-père ... avaient semé le blé, donc il semait le blé ; il était toujours de bons conseils et riche de bonnes paroles mais pauvre de décision. Il avait un fils qui travaillait à la filature du village voisin et qui l'aidait pour faire la propriété; mais à son mariage le fils quitta la région et Samuel se retrouva tout seul devant cinquante ares de moisson. Le temps fut clément, grand soleil et légère brise, et Samuel refusant tout aide de son beau-frère leva sa récolte au volam, mais à quel prix !

Son petit corps usé par le chagrin n'était plus qu'un grand coup de soleil sous ses vêtements élimés, transparents, usés par la paille.

Trois siècles auparavant La Bruyère a vu quelque chose de ce genre et pire encore.

Pierre, alias le parisien. Ses parents, retraités, avaient été bijoutiers à Valence, mais pour Pierre, fils unique, il n'était pas question de prendre la suite ; non, Pierre a fait une vingtaine d'années chez les pompiers parisiens et, vers la quarantaine, devenu possesseur d'une belle propriété, léguée par un oncle décédé, il décide de devenir paysan. Sa femme, parisienne, n'ayant pas voulu le suivre, il se retrouve tout seul pour exploiter son domaine.

« Un retour à la terre » très réussi ; un original passionné dans tout ce qu'il entreprend. Libre-penseur affiché, il détonne sérieusement dans la région où tout le monde a une vraie religion, soit protestant soit catholique; mais un paysan libre-penseur ! D'ailleurs c'est quoi un libre-penseur?

Le hangar aux outils est particulièrement bien fourni ; naturellement il y a un volam avec lequel le parisien rend d'éminents services à ses proches voisins.

Mais, quelle ne fut pas la surprises des voisins en question lorsque le parisien leur proposa de moissonner leurs échamps avec son percheron attelé à sa faucheuse.

Une des toutes premières moissonneuses ne possédant qu'une lame actionnée par les deux roues de l'engin. La machine n'est plus en très bon état lorsque le parisien la découvre au fond du hangar sous un amas de vieilles planches et autres ferrailles au rebut, mais le forgeron du village, dit le « Founsou », (*nombreuses étaient les personnes ayant un sobriquet, marques d'affection dans le village*) lui redonne vie et l'adapte pour le travail qui

l'attend, ceci en raccourcissant la lame et son support afin que l'engin puisse faire les échamps les plus étroits.

Et c'est ainsi que le parisien, après un apprentissage un peu ardu, est entré dans cet univers agricole où l'indispensable solidarité se vit au quotidien.

Quand le vieux Paulou, (*en ce temps-là on était déjà vieux à soixante ans*) le fermier de la Clède et Marie sa fille ont repris le volam un puissant souffle d'entraide a secoué les plus endurcis.

Dans le silence de midi, au bord du champ éblouissant les deux silhouettes noires paraissent bien petites.

D'un coup, tout le monde comprend leur malheur : le fils aîné, sobre et grand travailleur, gravement malade à l'hôpital pour les fous (*selon le terme employé*).

Alors, parmi les chemins creux, de ferme en ferme l'information suit son cours habituel.

Les hommes lacent leurs souliers, sans délai les bœufs sont liés, et la faucheuse-javeuse se met à chanter, « le blé est tombé » ; les gerbiers de quarante gerbes poussent comme des champignons.

Pour le charroi sur l'aire, pour le grand gerbier et pour le battage, personne ne fait défaut.

Le vieux Paulou, dont la femme, paralysée, ne quitte pas son fauteuil, est aimé par tout le monde, il est connu comme le loup blanc par tout le canton ; il n'a jamais possédé de pardessus ; ça se voit aux enterrements d'hiver. Ancien orphelin, patient, caustique et courageux, il avait appris le travail et la bonne humeur à sa nombreuse famille peu à peu dispersée.

Avec le temps il devint pour tout le monde paysan le symbole du métier, il ne s'en doutait pas. Vers la fin de « la reboule des moissons » (*la reboule était une journée gastronomique familiale et amicale. Cela marquait la fin des travaux importants coutumiers ou exceptionnels : les fenaisons, les moissons, les vendanges, la couverture d'un toit... donnaient lieu à un moment de fête pour remercier les participants souvent bénévoles. La journée prenait alors le nom de l'action terminée, « la reboule des fenaisons » par exemple*) clôturant la moisson sous les poutres noires, un des gendres revenu pour la journée prend la parole :

« *Tous on vous remercie bien ; ce que vous avez fait, on ne peut pas vous le rendre.* »

En passant l'auvent du portail face à l'ormeau de l'aire les regards parcourent les chaînes, les jougs, les faux, les volams, les outils familiers qui s'usent comme l'homme. De nos jours les vieux outils familiers sont avilis ou travestis par un trafic ignorant ; ils tombent au rang d'objets de vanité, loisirs ou fantaisie.

Mais l'outil respecté, palpé dans son pays nous ouvre un univers plein d'antiques ferveurs.

Benoit et sa femme Nelly, tous deux dans la cinquantaine, travaillent dur pour exploiter leur ferme de Lacoste ; ils ont élevé leur fils unique Raymond qui est maintenant installé à La Grangette depuis quatre ans, à seulement trois à quatre cents mètres de Lacoste. Un grand domaine où Raymond et sa femme Mariette se dépensent sans compter, un seul jour permet de décompresser un peu : le dimanche on ne va pas aux champs mais il faut bien nourrir les animaux, six vaches, huit chèvres et deux cochons, la basse-cour et les lapins... Sans oublier le garçonnet de deux ans, Jean, qui, grâce à sa bonne santé, sa bonne humeur et sa vitalité, apporte un plus indiscutable dans le quotidien du jeune couple, mais Jean fait aussi le bonheur de ses grands-parents qui ne manquent pas une occasion pour venir embrasser le petit Jeannot.

Après les moissons, en grande partie faites avec le volam, l'été laisse place à l'automne, octobre le mois de la châtaigne ; seulement une vingtaine d'arbres à La Grangette, mais des arbres énormes, plusieurs fois centenaires. Raymond a préparé son matériel, les paniers, les fourcolles (*pinces en bois et métal pour ramasser et extraire les fruits des bogues*), la gaule (*la lato*) de six à sept mètres de long, l'échelle et, lorsqu'il a estimé que la maturité était à point, il s'est mis au travail.

Le matin il part gauler les châtaignes (*heureusement aujourd'hui cette méthode de récolte n'a plus cours*) qui seront ramassées l'après midi, aidé de Mariette et de deux voisins afin qu'en fin de journée tout soit terminé.

Il a fait beau toute la semaine, les fruits sont beaux et la récolte s'avère particulièrement abondante. Raymond, agile comme un singe, grimpe dans son dernier arbre de la matinée avec sa gaule attachée à la ceinture. Là-haut à dix mètres du sol il frappe ici, il frappe là, les bogues s'accumulent par terre ; encore un effort et pratiquement toutes les bogues auront quitté l'arbre ; il progresse à califourchon sur une grosse branche horizontale, sa gaule à la main pour aller chercher les dernières bogues...

Vers midi et demi, Mariette commence à s'inquiéter car Raymond rentre toujours vers midi...

-Viens Jeannot on va voir ce que fait ton papa...

Comment dire ce que ressent Mariette en découvrant son mari allongé sous le châtaignier ? Il est là, inerte, une plaie à la tête, il vit mais ne parle pas, il bouge un peu la tête et les mains... Une chute d'une dizaine de mètres environ !

Les voisins, que Marielle est allée appeler en secours, fabriquent un brancard et le transportent chez lui... Il décèdera cinq jours après sans avoir repris connaissance.

Un mois après cette catastrophe, Benoit, le père de Raymond en train de sortir le fumier de l'étable, qu'il vient de remplacer par de la paille fraîche, se pique une cheville maladroitement avec sa fourche, juste au dessus du sabot. Rien de grave apparemment... Mais le lendemain la jambe, qui a enflé, est toute bleue et, malgré les soins prodigués par le médecin, Benoit quitte ce monde sept jours plus tard... Il n'y avait ni pénicilline, ni antibiotique... ni le 15 !

C'est ainsi que, en quelques semaines, deux familles paysannes sont décimées, tout s'écroule... Et ce sont deux « veuves noires » (*expression née après la guerre de 14-18 : Combien de veuves ? Femmes en noir de la tête aux chevilles*) qui vont élever les deux enfants, Jeannot et Hervé, car au moment du drame Marielle était enceinte de quatre mois.

Une époque! Dans ce contexte de vie rude où aucune aide ni protection sociale n'était envisageable (Pas de Sécurité Sociale, pas d'allocation d'aucune sorte, pas de retraite) les gens s'organisaient entre-eux.

Il y existait une véritable institution de voisinage dans laquelle chaque foyer se retrouvait dans un petit groupe de voisins bien précis, avec des règles et des devoirs d'entraide mutuelle et de soutien, surtout dans les moments difficiles. Tout le groupe partageait les heureux événements de chaque famille, ainsi que les joies et les bons moments de l'existence, mais aussi les peines et les épreuves d'un de ses membres. C'était le bon temps ?

Robert Chazal